nie contre ses détracteurs. Cette réserve plaide-t-elle pour ou contre lui? Je n'en sais rien.

Je n'ai pas à faire la biographie du général Almonte, président de la régence, grand maréchal du palais, etc. Les journaux français ont publié maintes fois l'esquisse de la vie politique de ce personnage distingué. Je me bornerai à dire quelques mots sur le rôle, peu connu, qu'il a joué dans ces derniers temps, avant de revenir à Paris remplacer M. Hidalgo à la légation mexicaine.

Le général Almonte est un esprit fin, un homme éminemment pratique, un caractère honnête et loyal, un cœur franc et tout dévoué à sa malheureuse patrie. Il connaît son pays, à tous les points de vue, comme personne; personne ne connaissait aussi bien que lui le mal qui ronge le Mexique et les remèdes qui devaient le guérir. Les États-Unis et la politique américaine lui sont aussi familiers que les questions qui se rattachent à sa patrie. Si les gouvernements français et mexicain l'avaient pris pour guide dans les questions militaires et politiques, l'Empire serait actuellement consolidé. Il a beaucoup souffert pour l'intervention. Les libéraux le considéraient comme traître, pour avoir introduit les armes étrangères au Mexique. Les cléricaux se méfiaient de lui parce qu'il n'était pas rétrograde. Nos officiers supérieurs et autres voyaient en lui l'auteur de tous les maux subis par l'armée au début de l'expédition. A force de prudence, de sagesse et de dévouement, M. Almonte a reconquis l'estime de

tous. Les événements sont ensuite venus justifier sa conduite et sa politique.

A la chute de la régence M. Almonte reçut plusieurs sinécures gratuites qui le tinrent éloigné des affaires. Le gouvernement, en se privant des conseils de ce général, commit une faute grave. Pour donner une idée de l'intégrité du caractère de M. Almonte, je dirai qu'avant l'arrivée de l'Empereur on offrait de l'or à ses aides-de-camp pour obtenir du général une simple audience; il aurait pu alors imiter les présidents de la République et profiter du pouvoir pour se faire une belle fortune; il préféra en profiter pour réparer le vide du trésor et réaliser trois ou quatre millions de piastres que l'Empire trouva dans les coffres de l'État. Ses successeurs au pouvoir ont trouvé le moyen non de réaliser mais de dépenser en moins de deux ans des centaines de millions. Voilà des faits qui parlent d'eux-mêmes.

Les détracteurs de la régence disent que M. Almonte est coupable d'avoir imposé l'Empire en ordonnant aux préfets et à toutes les autorités du Mexique de faire signer l'administration, en faveur du nouveau régime, au nom des employés et des administrés. C'est possible; mais dans quel pays du monde les élections ne se font-elles pas dans des conditions de liberté plus ou moins semblables? Voyez l'Angleterre! comme on dit au Corps législatif; voyez les États-Unis! comme on disait autrefois dans le même local : la liberté du vote, le vote libre n'est-il pas toujours du côté du plus fort ou du plus

riche ? La liberté coûte cher ; elle ne se donne pas ; il faut être riche ou fort pour l'avoir.

Au Mexique, j'ai souvent entendu dire que la proclamation de l'archiduc Maximilien faite par la chambre des notables, qui n'en avait jamais entendu parler, était un tour d'escamotage dont tout le monde avait été dupe. Les quelques partisans de cette candidature qui avaient fait le tour furent eux-mêmes très-étonnés du succès. Cela me semblait bien étrange, et je n'y aurais jamais cru si ces quelques partisans ne m'avaient montré une vraie stupéfaction en apprenant l'enthousiasme que l'Empereur a rencontré pendant son voyage de Vera-Cruz à Mexico. L'archiduc savait-il à quoi s'en tenir sur le vote de l'assemblée des notables, dont je reparlerai plus loin ? Savait-il qu'un pays qui sort d'une révolution précédée de 240 autres, en quarante ans, ne pouvait donner un vote sérieux et spontané en faveur d'un prince inconnu ? Ou bien était-ce pour se rendre populaire qu'il a demandé la confirmation du vote de l'assemblée des notables par le suffrage universel ? Ceci n'est pas la question. Il suffit de savoir que le suffrage universel donnait à tout le monde le temps de réfléchir, il donnait au temps le soin d'arranger bien des choses. M. Almonte a donc bien fait de faire voter librement, par circulaire, toute l'administration en faveur de l'archiduc, et nous l'avons puissamment aidé par nos colonnes mobiles. Aussi, lors de l'arrivée de l'Empereur et de son voyage à Léon, Sa Majesté a-t-elle été chaleureusement acclamée par la population, à qui l'on ne re-

prochera certainement pas d'être très-expansive et trop enthousiaste pour les étrangers.

M. le commandant Loysel, chef du cabinet militaire de l'empereur Maximilien, est un personnage distingué, dévoué aux intérêts de Sa Majesté comme à ceux de l'intervention qui sont les mêmes. On a souvent voulu les séparer, et c'est en évitant cet écueil que M. Loysel s'est fait des ennemis dans le camp français. Esprit fin, caractère conciliant, mais loyal, préférant son devoir à ses intérêts, le commandant a servi l'Empereur avec autant d'intelligence que de dévouement. Si M. Eloin était resté en Belgique et que M. Loysel eût été fait chef du cabinet civil et militaire depuis trois ans, l'Empire ne serait pas aux abois et l'Empereur aurait eu plus de fidèles serviteurs qu'il en a eu jusqu'à son dernier changement de ministère.

M. Pierron, capitaine de zouaves, chef du secrétariat de Sa Majesté, est la loyauté incarnée. Franc comme un vrai zouave, dévoué, travailleur phénoménal, discret comme un confesseur, d'une instruction peu commune, ayant l'intuition de ce qu'il ne sait pas, embrassant d'un coup d'œil de lynx les questions les plus compliquées, il rend des services incalculables au gouvernement impérial. Si l'Empire n'avait pas eu de ministres, mais seulement trois ou quatre sous-secrétaires d'État, comme M. Pierron, l'Empire serait consolidé ; il serait un fait accompli. Les Mexicains en sont jaloux et le nouveau ministère cherche à diminuer son influence. C'est une faute. Les con-

servateurs ont autant besoin que les libéraux des secours étrangers.

Je ne parlerai pas de M. Hidalgo, dont la carrière politique est insignifiante. L'ex-ministre avoue lui-même qu'il ne connaît pas son pays qu'il a quitté en 1848 ; il avoue pareillement qu'il ne connaissait pas davantage l'archiduc Maximilien qu'il a vu pour la première fois à Miramar, peu de temps avant le départ de ce prince pour le Mexique. M. Hidalgo a néanmoins travaillé activement à lui donner la couronne, croyant que la question du Mexique se résoudrait plus facilement par ce moyen que par l'élection d'un Français, prince ou général.

Sur M. Gutierrez de Estrada, j'ai peu de chose à dire. Si je ne me trompe, il y a plus de trente ans que ses idées monarchiques l'ont exilé du Mexique.

Le général Santa-Anna, président de la République mexicaine, reconnaissant que la monarchie était le seul gouvernement qui convenait au Mexique, conféra, par une lettre datée du 1er juillet 1854, pleins pouvoirs à M. Gutierrez pour convertir à ses vues les cabinets de Londres, de Paris, de Madrid et de Vienne. Esprit élevé, profondément religieux, M. Gutierrez chercha dans les familles souveraines un prince catholique et de souche ancienne. Plusieurs raisons lui firent arrêter les yeux sur la maison de Habsbourg et sur l'archiduc Maximilien. Dès lors il poursuivit sa tâche avec une constance d'autant plus remarquable qu'il avait à vaincre l'opposition de tous ceux qui voulaient simplement l'intervention française pour pacifier et réorganiser le Mexique, avant de lui donner une forme de gouvernement définitive. En outre, il n'était pas facile de faire une expédition aussi lointaine pour placer un prince autrichien sur un trône conquis par notre sang et par notre or. M. Gutierrez a su vaincre toutes les résistances, toutes les répugnances avouées ou secrètes, toutes les difficultés les plus insurmontables, et « *cette farce appelée République,* » comme lui écrivait Santa-Anna le 15 octobre 1861, devint une monarchie avec l'archiduc Maximilien pour empereur.

Le 1er avril 1865, M. Gutierrez m'écrivait sur la situation du Mexique, ces mots arrachés par un profond chagrin....

« Loin de guérir, la maladie s'est aggravée, cela signifie pour moi, non que le remède fut mal choisi, mais tout simplement qu'il fut mal appliqué. Quoi qu'il en soit, le résultat sera nécessairement funeste. » M. Gutierrez avait raison ; espérons que l'avenir lui donnera plus raison encore, quand son programme primitif aura réussi.

Dans un siècle positif comme le nôtre, il faut aller droit au but, car le temps presse. On ne guérit pas avec des tisanes et des théories les maladies qui doivent être traitées par le fer et le feu. Ce n'est pas avec du sentiment qu'on sauve les moribonds.

Il m'est impossible de faire le portrait complet de l'Empereur et de l'Impératrice du Mexique ; mieux vaut pourtant une ébauche correcte qu'une toile

blanche. Je ne puis, en effet, me dispenser de parler de Leurs Majestés dans ce livre.

L'Impératrice Charlotte, grande et belle femme, a dû naître avec la couronne impériale sur le front. Son port, noble et majestueux, indique, à première vue, la souveraine; ses yeux vifs, intelligents, révèlent les grandes pensées. Quand ses lèvres ou ses yeux laissent percer le dédain, la fierté blessée par les hommes ou les choses, sa volonté voile soudain l'éclair des yeux et donne aux lèvres un sourire tardif qui rassure. Je ne crois pas Sa Majesté très-sentimentale, mais elle est bonne et généreuse pour toutes les infortunes. En moyenne, elle dépensait dix mille francs par semaine, en charités. Ce qu'elle donnait en secret ou directement, personne ne le sait. Mieux comprise et mieux entourée, elle serait devenue la Providence du Mexique, par les institutions de bienfaisance qu'elle aurait fondées, et par l'élan qu'elle était en train de donner aux œuvres charitables qui manquent totalement au Mexique.

Entière, sans despotisme, Elle est d'une fermeté tenace, inébranlable; Elle tient à distance ceux qui l'approchent, mais Elle est simple et bienveillante envers ceux qu'Elle approche. Esprit droit, fin et libéral, l'Impératrice juge les questions les plus élevées et les plus compliquées avec beaucoup de justesse. La bibliothèque de son cabinet particulier à Chapultepec se compose d'un seul ouvrage: le *Bulletin des Lois*. Sa Majesté étudie toujours sans être rebutée par l'aridité des matières qui lui sont utiles. En ce qui concerne le Mexique et les

Mexicains, l'Impératrice n'a pas été suffisamment bien renseignée pour rendre sa couronne moins lourde. Cela n'est pas étonnant. Il ne suffit pas d'avoir été au Mexique pour connaître ce pays, il faut l'avoir étudié partout et sans préjugé. Les Mexicains et les étrangers qui entouraient Sa Majesté avaient-ils le courage, la capacité ou la volonté de l'éclairer sur ce sujet? J'en doute. Un souverain peut difficilement se livrer à ces sortes d'études. Les matériaux qui viennent jusqu'à son cabinet ne sont pas de nature à lui montrer la vérité toute nue. Quant aux arcs de triomphe, aux fleurs jetées sur le passage des monarques, on sait qu'ils ne signifient rien, lors même que les municipalités n'en font pas les frais. Si les illusions de l'Impératrice sur la situation du Mexique ont duré jusqu'à son départ de Mexico, Elle en est moins coupable qu'on ne le pense des deux côtés de l'Océan. Elle parle volontiers de la politique générale de l'Empereur Napoléon III, qu'Elle paraît admirer. Je l'ai entendue raisonner sur toutes les questions européennes avec un calme, une lucidité, une impartialité vraiment remarquables. En l'écoutant, on oublie son âge, son sexe, son trône, on croit entendre le Nestor de la politique éclairée et libérale. Je comprends qne cette haute intelligence ait souffert si cruellement. Les conspirations continuelles, son voyage à Paris et ses entretiens avec le Saint-Père lui ont montré la vraie situation du nouvel empire; les illusions en tombant devaient fatalement ébranler la raison d'une nature aussi riche!

L'empereur Maximilien a la taille élevée et bien prise, ses traits expriment la douceur; en le voyant on devine de suite qu'il est issu d'une longue généalogie de souverains. En public, Sa Majesté est d'une affabilité qui charme et captive; dans l'intimité, l'Empereur est séduisant au dernier degré; sa voix, ses manières fascinent; un fluide sympathique attire à lui les caractères les plus rétifs. Il faut avoir le cerveau vide et rien qui batte dans la poitrine pour ne pas se dévouer à Sa Majesté corps et âme, après un tête-à-tête de dix minutes. Tel est l'homme, jugé par toute les personnes qui ont eu l'honneur de lui parler.

Quant au souverain, il est tout à fait méconnu de ses sujets. A notre époque, tout marche si rapidement, les Mexicains eux-mêmes ont fait depuis vingt ans des progrès si sensibles en matière de civilisation et d'industrie, que le nombre des hommes avancés, des impatients et des censeurs augmente de jour en jour. Croyant la critique nécessaire, je l'approuve plus que personne, mais il faut qu'elle soit éclairée pour être utile, et, malheureusement les détracteurs de l'empereur Maximilien ne connaissent pas la question mexicaine ou ne la connaissent que d'une manière très-superficielle. Au Mexique, comme ailleurs, il faut comparer pour ne pas être injuste et tomber dans l'exagération de l'absolu. Pourrait-on me citer un seul gouvernement qui, dans les deux hémisphères, ne soit critiquable et critiqué? Ne voit-on pas tous les jours et partout les journaux demander des réformes et des améliorations? Quel est l'acte du

gouvernement qui ne soit applaudi par les uns et sifflé par les autres? Pourquoi exiger du Mexique la perfection spontanée, lorsque l'Europe avec sa vieille expérience est si loin de l'atteindre?

Si l'empereur Maximilien a fait une rude école au Mexique, il faut s'en prendre surtout à l'esprit moderne qui envahit les grands comme les petits, qui veut tout niveler, habiller tous les peuples de la même façon et les gouverner de la même manière. Les peuples ne se métamorphosent pas avec la même rapidité que les saisons se suivent, et tous ne se gouvernent pas comme la république d'Andorre. Les fautes commises par l'Empereur viennent de ce que ne connaissant pas le Mexique, il s'est appuyé sur les libéraux pour le régénérer. Il est étonnant que ce soit la presse libérale de tous les pays du monde qui crie le plus fort contre Sa Majesté.

L'Empereur considérait les Mexicains comme de braves gens, très-mous, très-lents, mais dont on fait tout ce que l'on veut à la longue, et avec lesquels il faut surtout de la patience. C'était là son erreur; il fallait de l'énergie et non de la patience. En se faisant Mexicain, c'est-à-dire, en se mettant à leur niveau, l'Empereur se baissait et ne les élevait pas. Après quatre mois d'insistance, son ministère lui permit, au mois de janvier 1865, de signer la concession du chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico. La question était assez urgente pour la décider en dépit des lenteurs impardonnables des ministres. On peut être bon et patient lorsqu'on est fermement assis

sur le trône; mais quand on fonde une monarchie, il faut se dépêcher de la fonder; il faut mettre de l'empressement à la consolider par des institutions durables.

La prise de Oaxaca, la mort de Rojas et de Romero, qui arrivèrent à peu près en même temps, parurent à cette époque, comme les derniers coups donnés à l'insurrection. Funestes illusions ! n'était-ce pas cette politique d'aveugle mansuétude qui faisait sans cesse renaître des Rojas et des Romero ? Ce n'est pas tout d'être bon avec les bandits, il faut l'être encore pour les honnêtes gens. Montrer de l'indulgence pour les bandits, c'est montrer de l'indifférence pour les gens honnêtes, c'est montrer de la faiblesse aux yeux de tous. L'Empereur n'ignorait pas ce que les Mexicains avaient fait de leur pays pendant les quarante années qu'ils l'ont gouverné. Il aurait dû réfléchir qu'en prenant leur caractère il suivrait leurs traditions et qu'il arriverait aux mêmes résultats.

Trop débonnaire pour ses ennemis qui étaient incapables de comprendre son esprit conciliateur et les motifs de sa bonté, incapables surtout de lui savoir gré de les prendre pour des hommes dignes d'être traités avec grandeur d'âme, Sa Majesté ne devait trouver que des ingrats et des parjures. Les prisonniers, pris les armes à la main et relâchés sur parole, recommençaient le lendemain leurs exploits de la veille, comptant sur l'impunité. Lorsque la vindicte publique demandait un acte de rigueur, les libéraux, objet de toute la tendresse de

Leurs Majestés, ne manquaient pas de proclamer martyrs d'infâmes assassins.

Des serviteurs du gouvernement me disaient d'un ton ironique : « L'Empereur fait des réparations au château de Chapultepec, au palais de Mexico, et dépense de l'argent comme s'il devait rester longtemps ici. »

Cela prouve d'abord que Sa Majesté choisissait fort mal ses serviteurs ; ensuite, que si la gratitude des princes envers ceux qui les ont servis sans intérêts ou les servent sans intrigue, ne se manifeste pas toujours, en revanche, celles des courtisans bien payés laisse beaucoup à désirer. Je ne sais pourquoi l'on voit tant de souverains avoir la manie ou la faiblesse de donner les honneurs et les profits à leurs ennemis-nés, aux nullités ambitieuses. Leurs amis sincères, intègres, dévoués sont généralement traités avec sans-façon sinon avec indifférence. Il est vrai que ces amis parviennent rarement à se faire voir près du trône; le passage est obstrué; puis généralement, ils tendent plus souvent le bras pour le défendre que la main pour recevoir. En semant l'or, les croix et les habits brodés dans le camp ennemi on a l'espoir d'affaiblir l'opposition, et l'on ne craint pas que les amis de la veille deviennent des adversaires le lendemain. On oublie que les hommes parfaits et sans rancune sont des phénomènes et que toute force humaine est une force active; quand on ne l'a pas pour soi on l'a contre soi.

Dans sa proclamation du 2 octobre 1865, l'Empereur fait précéder le décret de répression d'un éloge rendu

à la constance et au courage de Juarez, dans la cause qu'il avait soutenue jusqu'alors. Les libéraux, loin d'être satisfaits de ce coup d'encensoir donné à leur parti, et de ce soufflet donné à l'œuvre de l'intervention, ridiculisèrent ce discours et honnirent le décret. Le Charivari de Mexico publia une caricature représentant l'Empereur attachant sur la poitrine de Juarez, coiffé du bonnet phrygien, une médaille d'honneur, de courage et de constance. Malgré toutes ces leçons, Sa Majesté continua d'agir comme si l'on pouvait créer un empire avec des républicains. Opposée par caractère aux moyens rigoureux, mais prompts, elle préféra les moyens doux, mais longs, souvent inefficaces, pour assurer l'ordre et la prospérité au Mexique. Le décret du 2 octobre devint illusoire et ne fut appliqué que dans de rares circonstances.

L'empereur serait bien moins vivement critiqué, dans ses actes, si l'on ne mettait pas sur son compte toutes les maladresses et les petitesses de son gouvernement et de son entourage. Sa Majesté, du reste, ignore bien des choses qui se font en son nom. Le principal malheur de la situation, c'est que l'Empereur devait être le maître absolu au Mexique, et toujours agir de concert avec la France. Par condescendance pour les Mexicains, il ne l'a pas fait.

Il a été appelé au trône pour gouverner et non pour être gouverné. La gangrène qui ronge ce pays demandait impérieusement l'amputation de l'incapacité, de l'inertie et de l'immoralité des autorités mexicaines. Il fallait les remplacer par n'importe qui, de capable et d'honnête.

Aujourd'hui que la civilisation moderne rend tous les peuples solidaires, et qu'elle les force tous à marcher dans la voix du progrès, elle devait forcément se mêler des affaires du Mexique. La France, voulant montrer son esprit chevaleresque et son désintéressement, choisit un prince autrichien pour opérer l'œuvre de la civilisation et régénérer cette immense contrée. Elle ne pouvait voir d'un œil indifférent son élu choisir justement les malades pour se guérir eux-mêmes et servir de médecins à leurs compatriotes. Néanmoins, il faut être logique. L'Empereur pouvait-il exclure complétement les Mexicains de ses conseils? Pouvait-il supposer que les étrangers seraient plus aptes à gouverner ce pays que les nationaux eux-mêmes? Évidemment non; mais il fallait naturellement appeler au pouvoir ceux qui ont fait l'Empire et non ses adversaires.

Je me résume en deux mots. L'Empereur est trop bon et trop libéral. Ces deux nobles qualités, qui seraient la gloire d'un souverain en Europe, ont eu des conséquences fâcheuses au Mexique. Chaque peuple doit être traité selon son caractère, ses mœurs et ses coutumes. Vouloir les traiter tous d'une manière uniforme, c'est s'exposer à bien des déceptions. Donner des viandes fortes au lieu du lait à l'enfant qui vient de naître, c'est l'étouffer. Les Mexicains sont de grands enfants; ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas encore l'âge de nos vieilles nationalités européennes, ni la force de leurs voisins des États-Unis. Ils grandiront, mais il faut leur en donner le temps.

L'Empereur ayant échoué auprès des libéraux qu'il traitait comme des hommes d'honneur et capables de se dévouer aux intérêts du pays, a fait récemment appel au patriotisme de ses vrais amis, les conservateurs. Cet appel a jeté la joie dans tous les cœurs, a ranimé la confiance dans tous les esprits. Les protestations de dévouement, les demandes de secours lui sont arrivées de tous les côtés de l'Empire. Dans ce camp-là, on lui saura gré d'être devenu Mexicain, c'est-à-dire d'aimer la patrie commune par-dessus tout. Le caractère séduisant de Sa Majesté; l'inébranlable volonté qu'Elle a de faire le bonheur de son peuple; sa fermeté, retrempée par deux années d'expérience auraient pu sauver la situation. Mais je crois qu'il est trop tard. Le départ de nos troupes et l'intervention américaine dans les affaires du Mexique obligeront sans doute bientôt l'Empereur à revenir à Miramar, et à laisser son œuvre inachevée.

Il y a cinq ans, dans ma brochure : *l'Empire au Mexique*, je disais que toute autre candidature qu'une candidature française était impossible. Il y a deux ans, j'écrivais également que le règne de l'Empereur était terminé, que sa chute n'était plus qu'une affaire de temps. On n'a pas voulu me croire. Quand je parlais ainsi, c'est que je savais que l'Empereur arrivait cinq ans trop tôt au Mexique, et que dans ce pays un gouvernement régulier devait être précédé d'un long état de siége et d'une administration intelligente et très-énergique. Il se serait maintenu sur le trône s'il avait eu la force de faire respecter les lois, de sévir

avec rigueur contre tous les fauteurs de désordre, contre tous les voleurs réactionnaires ou libéraux, n'importe s'ils avaient une préfecture politique, la toque du juge, les épaulettes d'un général, le portefeuille d'un conseiller d'État, d'un ministre ou l'escopette du bandit.

La création d'un empire assis sur deux océans, la régénération et le bonheur d'un peuple de huit millions d'âmes, la mise en valeur du pays le plus riche du monde formaient trois fleurons trop glorieux et trop beaux pour ne pas les mettre à sa couronne à n'importe quel prix.

Pour compléter cette galerie, je devrais parler d'autres personnages qui ont joué un rôle plus ou moins important dans l'œuvre de l'intervention, et de nos ministres en particulier; mais je ne les ai vus... qu'en robe de chambre. Ce point de vue n'étant pas favorable aux portraits, je laisse la toile en blanc.